

## Le rideau orange

Annie Perreault

Numéro 84, automne 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20660ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

### ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Perreault, A. (2001). Le rideau orange. *Nuit blanche*, (84), 24–24.

# Le rideau orange

C'est la première chose qu'il y ait eue entre nous.

Un rideau orange, presque transparent, suspendu par un mince fil métallique. Le soir de son arrivée, je l'ai vue tendre ce fil à l'horizontale, à quelques centimètres du plafond. Posé sur son épaule, plié en quatre dans le sens de la largeur, ce grand morceau de tissu recouvrait tout le côté droit de son corps, lui retombait sur les chevilles.

Je l'ai d'abord aperçue de loin, une silhouette en contre-jour à quelques mètres au-dessus de mes yeux. Je rentrais à pied du marché, où je m'étais procuré des œufs frais ficelés dans du papier journal et un gros sac de pommes vertes qui me sciait les doigts. Dès le feu rouge, je l'ai remarquée.

Dans le rectangle de la fenêtre à guillotine, ma nouvelle voisine semblait sur le point de perdre l'équilibre.

Après onze marches, j'ai fait un bref arrêt pour déposer le sac de pommes et soulager ma main. Ses cuisses arrivaient à la hauteur de mes yeux. Un pied sur le rebord de la fenêtre, l'autre sur un petit escabeau à trois marches, son corps s'étirait, s'allongeait dangereusement.

La pièce était encore vide, excepté une ampoule, nue, et une bouteille de bière sur le plancher, tout près de l'escabeau.

Elle ne m'avait pas aperçu.

Je faisais semblant de chercher mes clés.

Les bras en l'air, elle mordait dans un tournevis tout en évaluant la tension du fil. Elle s'est étirée encore un peu, me révélant son nombril.

Dix minutes plus tard, je suis redescendu déposer en douce un sac de pommes de terre pourries dans la benne à ordures du restaurant vietnamien. J'ai dépassé sa fenêtre sans ralentir mon pas, me faisant violence pour garder les yeux fixés sur le sac. Un jus brunâtre s'en échappait et tombait à grosses gouttes sur les marches de l'escalier.

À mon retour, il était déjà là.

Le rideau orange occupait toute la vitre. Deux mètres par un mètre, avec trois plis rigides sur toute sa longueur.

Alors que je mettais ma main sur la rampe de bois, elle a éteint la lumière, et je suis monté chez moi, légèrement déçu. Sans m'en rendre compte, j'ai éparpillé, d'un coup de talon, une longue dégoulinade de jus de pomme de terre sous ma chaussure.

Les jours suivants, le rideau orange n'a pas bougé.

La transparence du tissu m'invitait chaque fois à jeter un coup d'œil en passant dans l'escalier. Furtivement.

Lorsque la pièce était éclairée, je cherchais des yeux sa silhouette, en vain. Seuls les contours des choses se laissaient deviner : quelques meubles, des formes rectangulaires contre les murs, une lampe de table qu'elle n'allumait jamais. L'endroit était triste, observé de l'extérieur. Il semblait trop dépouillé pour être habité. Je refusais d'imaginer sa réaction – et la mienne – si elle devait me surprendre.

Ma curiosité s'aiguissait de jour en jour.

J'étais impatient de la revoir.

Mais le rideau occupait toujours toute la vitre.

Presque toute la vitre.

Un soir, en passant suffisamment près du mur, j'ai pu l'observer, allongée sur un canapé chocolat, dans le mince jour entre le rideau et le cadre de la fenêtre.

Elle fixait le plafond.

Une sandale en plastique translucide se balançait à son pied. L'autre traînait sur le plancher, à la renverse.

Puis, elle s'est levée, a enfilé sa sandale, et je suis monté chez moi, mal à l'aise.

C'était devenu une habitude. À chaque fois que je rentrais chez moi, immédiatement après avoir tourné le coin de la rue, je le cherchais du regard. Il était toujours là, une grosse tache orange qui se repérait de loin. J'en étais venu à la conclusion qu'elle ne ferait jamais glisser le rideau sur son fil métallique. Mais je m'empressais quand même, à distance raisonnable, de prendre ce qui s'offrirait à moi à travers le tissu.

Puis un soir, quelque trois semaines après son arrivée, le rideau avait disparu. J'avais marché très vite, puis j'avais ralenti à la hauteur de sa fenêtre, bêtement excité.

Il n'y avait pas grand-chose à voir. Le canapé, une plante verte, un meuble à tiroirs dans un coin de la pièce.

Le lendemain, le rideau avait repris sa place dans la fenêtre, entre nous.

Elle l'avait teint en bleu.

En une nuit, il avait perdu sa transparence. **NS**